

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGHES J. DE LA YERNE
PRÉSIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant
GEO. P. KAUFMANN
Vice-Président

Phone Main 3487

Bureau: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de dé-
mandes, ventes, locations, etc. qui se
font au prix réduit de 6 cents la
ligne, voir une autre page du journal.

L'Abéille est en vente au ki-
osque de journaux du "Times
Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi 3 novembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

La morgue militaire
allemande

Le trait suivant n'a pas sans
doute, par lui-même, d'impor-
tance capitale; ce n'est qu'un
vrai dire, qu'un incident de dé-
tail. Il m'a pourtant semblé qu'il
pouvait concourir à une juste
appréciation de la morgue mili-
taire, en Allemagne, et figurer
parmi les éléments divers qui,
pris d'ensemble, serviraient à dé-
terminer la mentalité spéciale
dont un siècle de militarisme
outrancier a comme imprégné
encore les sujets de "l'Attila moderne,"
— et qui s'en vante! Voici donc,
exactement et simplement, ce qui
vient de m'être raconté par une
très digne dame anglaise; je re-
produis son récit sans commen-
taires, tel qu'il a été fait, et pres-
que sous la dictée du témoin.

Cette dame anglaise se trou-
vait, il y a trois mois environ, en
Alsace, d'où sa famille est origi-
naire. Des amis, à Strasbourg,
donnèrent un dîner en son hon-
neur. On lui fit entendre, à cette
occasion, qu'il serait aimable à
elle de se mettre en frais de toi-
lette, autant qu'elle le pourrait,
parce qu'au nombre des invités
figurait un "officier noble" de
l'armée allemande. Elle s'atten-
dait donc à la présence de quel-
que personnage de marque; mais
quelle ne fut pas sa surprise en
voyant entrer dans le salon un
jeune morveux, d'une vingtaine
d'années, sanglé dans son unifor-
me, portant haut la tête, et affectant
une allure de conquérant.

Avec plus de surprise encore,
elle constata que cet invité ne ve-
nait pas s'incliner devant les
maîtres de la maison, qui étaient
presque des vieillards, mais que,
tout au contraire, ceux-ci se le-
vèrent dès que leur hôte fut an-
noncé, et se portèrent à sa ren-

LA CATHÉDRALE

Eh bien, moi, je voudrais, la rafale passée,
Que nous la conservions telle qu'ils l'ont laissée!
Je voudrais qu'on gardât sans y toucher du tout
Le monument blessé tant qu'il tiendra debout.
Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures,
Sans s'aviser jamais de panser ses blessures!
Je voudrais qu'on cercât d'une chaîne de fer
Le domaine sacré que profana l'enfer,
Et que, le Culte ailleurs portant son tabernacle,
Le temple abandonné ne fût plus qu'un spectacle!
Qu'au lieu de relever son antique splendeur
On en fit pour toujours un sombre accusateur;
Qu'on le laissât, fantôme à la robe noireie,
Figé dans son silence et dans son inertie;
Je voudrais qu'il devint, tout écarté,
Le veilleur de la Haine aux portes de l'Oubli;
Qu'il rendît impossible à jamais l'amnistie,
Et que l'on pût toujours, la ville rebâtie,
Si la mémoire avait besoin d'un stimulant,
Montrer un gros point noir sur la fraîcheur du plant!
La haine avec le temps s'éparpille, ou dévie,
Il faut que la cité reconquise à la vie,
Pour que notre rancune ait sa même vigueur,
Garde farouchement à la place du cœur,
Souvenir obsédant et formidable preuve,
Cette tache de sang sur sa tunique neuve!
Il faut, pour défier la lâcheté du Temps,
Que tous les citoyens et tous leurs descendants,
Redevenus heureux d'ins une ville heureuse,
Tous les jours, à l'aspect de l'église lépreuse,
— La haine revenant dans le cœur par les yeux —
Aient honte tout à coup, de paraître oublié!
Il faut, quand ce sera devenu de l'histoire,
Pouvoir dire aux passants qui ne voudront pas croire,
En leur montrant le bloc s'éffritant dans un coin:
"Le crime, on vous l'a dit... Regardez le témoin!...
Des hommes avaient fait, qu'on disait des barbares,
Des portails précieux et ces dentelles rares,
Puis d'autres sont venus, et qui les ont brisés,
Qu'on disait des penseurs et des civilisés!
A peine si les noms des premiers — les artistes! —
Sont connus par hasard de quelques archivistes,
Mais tous informés bien l'univers indigné
Que les démolisseurs de beautés ont signés!...
De leur passage ici ces races concurrentes
Ont laissé toutes deux des marques différentes,
Toutes deux ont gravé dans ces vieux murs leurs noms:
L'une avec des ciseaux, l'autre avec des canons!
Chacune par son œuvre ici se symbolise,
L'une a mis trois cents ans pour parfaire une église,
L'autre, comme un témoin d'un chef-d'œuvre flétri,
N'a demandé qu'un jour pour faire un pilori!"

Octobre 1914.

MIGUEL ZAMACOIS.

contre pour lui offrir des hom-
mages que le von X... daigna re-
cevoir avec une hantaine condes-
cendance. Elle se demanda, à ce
moment, si elle ne se trouvait pas
un peu dans "le monde à ren-
verser." Elle n'était pourtant pas
au bout, et sa surprise augmenta
encore lorsque, pour passer du
salon dans la salle à manger, au
lieu de prier la maîtresse de la
maison d'accepter son bras, l'of-
ficier s'avança "seul," LE PRE-
MIER, et n'attendit même pas
qu'un signe lui eût été fait pour
s'attribuer à table la place d'hon-
neur et s'installer d'autorité à la
droite de sa vénérable hôtesse. Il
se trouvait ainsi entre deux da-
mes âgées à qui de respectueux
regards semblaient dus. Mais ici
la surprise de l'Anglaise se chan-
gea en véritable stupefaction
lorsqu'elle s'aperçut que le jeune
officier, sans même une simple
protestation de politesse, se ser-
vait invariablement le premier et
accaparait, comme de droit, tous
les honneurs de la table.

Pendant le repas, ce fut à peine
s'il adressa une parole à ses voi-
sines; en revanche, il donna le
ton à la conversation générale; et
comme déjà des bruits de guerre
commençaient à circuler, il n'hési-
ta pas à déclarer, de façon tout
à fait péremptoire, qu'il suffirait
de quinze jours à l'Allemagne
pour réduire la France à merci,
et se retourner victorieusement
ensuite sur les Russes qui ne
supporteraient pas le premier
choc.

Quant à l'Angleterre, elle ne se-

rait pas assez "stupide" (textuel)
pour s'engager dans une partie
perdue d'avance, où elle courrait
le risque de compromettre à la
fois l'existence de sa flotte et
l'empire de ses colonies. Et tout
ceci était articulé d'une voix
tranchante, absolument comme si
ce jeune phénomène, frais émou-
lu de l'Ecole, possédait tous les
secrets militaires du gouverne-
ment, et devait diriger les ma-
nuvres de l'état-major général.

Après le dîner, on eut la répi-
tition de ce qui s'était déjà pro-
duit: le sous-lieutenant von X...
se leva de table le premier; le
premier aussi, et toujours seul en
avant, retourna au salon, sans
égard pour les autres convives,
et comme offrant sa personne à
leur plus complète admiration:

— Comment le trouvez-vous?
demanda confidentiellement la
maîtresse de la maison à l'An-
glaise invitée.

— Tout à fait insupportable,
répondit celle-ci, assez haut pour
que ce fût entendu de tous. Et
sur cette déclaration, qui partit



WEAR THE ROBERT
See moniteur pour plus de détails
H. J. ROBERT
OPTICIEN SPÉCIALISTE
204-207 rue Carondelet Phone Main 4870

causer quelque embarras dans
l'assistance et, comme on dit "je-
ter un froid," elle sortit sans plus
s'inquiéter du bonhomme, et, bien
entendu, sans aucun salut à l'ad-
dresse de ce demi-dieu en bau-
druche.
A. CORTILLOT.

Morts au champ
d'honneur

On annonce la mort de:

Le lieutenant-colonel Le Fores-
tier, tué à l'ennemi le 4 octobre.
Le lieutenant-colonel Georges
Rouquette, tué à l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Pellé,
commandant d'armes de la gar-
nison de Marmande, tué à l'enne-
mi.

Le commandant Daniel Bouvet,
du 36e d'artillerie, blessé le 4
septembre et décédé le 16, à l'am-
bulance de Nomeny (Lorraine).

Le commandant Paul Manuel,
du 283e d'infanterie, tué dans la
Meuse, le 24 août.

Le commandant Paul Fradin de
Bellabre, du 165e d'infanterie, tué
dans la Meuse, le 6 septembre.

Le commandant Paul Bruyère,
du 59e d'infanterie, tué à l'enne-
mi le 28 août.

Le capitaine Charles Gaubert
du 31e d'infanterie, mort des
suites des blessures reçues en
Belgique le 22 août;

Le capitaine Girardet, du 86e
d'infanterie, reparti sur le front
après avoir été blessé en Meur-
the-et-Moselle, tué dans l'Oise, le
16 septembre.

Le capitaine Communal, du
298e, tué à l'ennemi, dans l'Aisne,
le 17 septembre.

Le capitaine Jean Paul, du 98e,
décédé le 8 septembre, des suites
de ses blessures à l'ambulance de
Couvres (Aisne).

Le capitaine Georges Seize, du
19e d'artillerie, tué en Alsace, le
11 août.

Le capitaine Louis Portier, du
161e d'infanterie, décédé le 4
octobre, à la suite de ses blessu-
res, à l'hôpital de Commercy.

Le lieutenant Aymé Leu-Marie,
marquis de Montillet de Grenau,
du 14e d'infanterie, tué aux com-
bats de l'Aisne, le 20 août.

Le lieutenant Brusi, du 7e d'in-
fanterie, banquier à Cahors, tué
à la bataille de l'Aisne.

Le lieutenant Alfred Tournissa,
du 14e d'infanterie, tué le 8 sep-
tembre, à la bataille de la Marne.

Le lieutenant Cau, du 57e d'in-
fanterie, décédé à Bordeaux des
suites de ses blessures.

Le lieutenant de Livonnère de
Voussac, décédé à l'hôpital de
Bar-le-Duc, des suites de ses
blessures.

Le lieutenant Jean-Marie Bos-
son, du 92e d'infanterie, tué le 17
septembre aux combats de
l'Aisne.

Le lieutenant Amédée Philip-
peau, du 19e bataillon de chas-
seurs à pied, décédé à Vichy, des
suites de ses blessures.

Le lieutenant Courtalhai, du
43e d'artillerie, tué le 8 septembre
à la bataille de la Marne.

Le lieutenant Georges Hagon-
neng, du 57e d'artillerie, ingé-
nieur des arts et métiers, tué à
la tête de sa batterie, dans les
Ardennes.

Le lieutenant Vincent de Ba-
taille-Furé, du 83e d'infanterie,
tué le 17 septembre, à la bataille
de la Marne.

Le lieutenant Julien Ferré, du
113e d'infanterie, tué le 6 sep-
tembre, à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Charles
Villedé de Croze, du 38e d'infan-
terie, tué le 25 août, en Meurthe-
et-Moselle.

Le sous-lieutenant Albert Mo-
nod, du 97e d'infanterie, tué dans

les Vosges, le 3 septembre.
Le sous-lieutenant Henri Fai-
vre, du 133e d'infanterie, tué à
l'ennemi, le 7 septembre, à la
tête de sa compagnie, qu'il com-
mandait, restant le seul officier
valide.

Le sous-lieutenant Alamelle, du
69e d'infanterie, tué dans la
Meuse, le 1er septembre.

M. Henri de La Ferrière, aspirant-
officier du 317e d'infanterie,
tué aux combats de l'Oise, le 15
septembre.

Le sous-lieutenant Hande, du
439e d'infanterie, tué à l'ennemi.

Le docteur Auguste Ehrmann,
médecin à Nice, tué dans la
Meuse, au moment où il soignait
un blessé sur le champ de ba-
taille.

M. Georges Colet, du 3e d'ar-
tillerie coloniale, âgé de vingt-
quatre ans, tué le 21 septembre,
dans la Marne, d'un éclat d'obus
qui lui perfora le poumon. Trois
de ses frères sont sous les dra-
peaux et son père a repris du ser-
vice comme officier d'artillerie.

Le sergent Paul Pinta, du 336e
d'infanterie, fils de l'expert ar-
bitre, tué à l'ennemi le 30 août.

Le sergent Maurice Pinta, du
113e d'infanterie, tué à l'ennemi.

Charles Gruson, tué au Moyen-
Congo, pour le service de la
France, le 14 août.

L'assassin
de l'Archiduc

Au milieu de toutes les nou-
velles qui nous tiennent depuis
deux mois et demi dans l'an-
goisse, je découvre cet inoffen-
sif entrefilet:

"La 'Neues Wiener Tageblatt',
du 8 octobre, annonce, au sujet
du procès des meurtriers de
l'archiduc François-Ferdinand,
que l'acte d'accusation, contenant
trente-sept pages, vient d'être
lu aux vingt-cinq accusés. Ceux-ci
sont poursuivis pour haute tra-
hison."

Trente-sept pages; vingt-cinq
accusés. Voilà ce que compor-
tait cette affaire; un crime abomi-
nable devait recevoir le cha-
timent mérité. Cela suffisait,
toutes les autres conséquences
de l'événement sont de surroga-
tion: elles n'étaient pas contenues
dans la cause première.

Trente-sept pages d'accusa-
tions! Vingt-cinq accusés! Voilà
l'origine de l'incendie qui dé-
sole l'Europe. Combien de pages
écritent les historiens et les phi-
losophes quand sera dressé le
grand acte d'accusation contre
l'Allemagne! Combien de vies
généreuses, exemples de toute
accusation, auront été sacrifiées
à son ambition criminelle!

Elle a forcé l'Autriche à mal-
traiter la Serbie; puis la Russie
ayant relevé l'intolérable injure,
elle a repoussé l'offre de média-
tion de l'Angleterre, rejeté l'idée
même d'agir pour la paix, de
concert avec l'Angleterre, la
France et l'Italie. Ce qu'elle
voulait, et qui ressort si bien du
Livre orange distribué à la Dou-
ma, c'était s'accrocher à la
France, la contraindre à envoyer
d'accord avec elle-même une
sommation à la Russie, France
et Allemagne solidaires, disent
les dépêches; l'étouffer ainsi
dans un embrassement mortel
tout en l'arrachant à l'alliance
russe. Elle voulait aussi, après
le refus inévitable et prévu, se
jeter sur la France sans prétexte
et l'étrangler la première!

Ce beau plan, l'Allemagne a
tenu à l'exécuter, alors même
qu'elle s'efforçait d'épouvanter
d'un prochain incendie de l'Europe, la

HYDRO
THER-
MASS.
(massage)
Procédé scientifique de bains turcs.
Meilleur qu'une semaine au bord de la
mer ou dans la montagne. Traitement
de deux heures. Dames, de 8 à midi;
messieurs de 1 heure à 8 heures et tout
le dimanche. \$1.00 par traitement. Six
séances pour \$5.00. Chloroforme, ma-
ladies, Dolors \$1.00; \$25.00 par mois.
Douche et natation, 50c; 25c pour \$10.00.
Leçons de natation.
728 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.

Serbie sagement résolue à ne pas
être la cause de tant de désas-
tres, et la Russie magnanime
étaient prêtes à signer la paix!
La paix était assurée quand fu-
rent lancés les ultimatum alle-
mands, avec douze heures pour
répondre!

Et maintenant, on a vu la moi-
tié des peuples de l'Europe se
ruer sur l'autre moitié! Depuis
deux mois se livrent des guerres
cent fois pires que celles que
l'humanité a jamais connues,
tous les citoyens étant trans-
formés, en soldats, la meilleure
part des impôts d'Etat étant dé-
pensés pour détruire, et toutes
les inventions de la science étant
utilisées pour tuer!

Au bout de ces deux mois de
fureur, la petite note que j'ai
cité rappelle tout à coup l'ori-
gine oubliée de tant de malheurs.

L'assassin de l'archiduc a agi
comme le détonateur dans une
formidable explosion. L'explosif
est un corps solide ou liquide en
lequel est condensé, sous un très
petit volume, tout un ouragan de
gaz, destructeurs prêts à s'épan-
dre en soulevant et brisant tous
les obstacles; survienne un choc,
une faible augmentation de
température, et des forces colos-
sales vont être subitement libé-
rées. Ainsi ont pu être accumu-
lés dans une nation des trésors
de haine latente, des amas de
rancune dissimulée et concen-
trée, que le moindre brandon fe-
cait éclater au grand jour des
batailles. Les gouvernements
avaient été inventés pour calmer
et éteindre ces fureurs; "mode-
rari-mus," signifiait gouverner. Quand
eux-mêmes s'appliquent à charger
les mines et approchent le
brandon, l'explosion est fatale.

Voici donc, après tant d'horri-
bles conséquences, au moins pré-
maturées, le procès des assassins
d'un archiduc qui va s'ouvrir.
Il nous semble, en vérité, que les
mauvais songes d'un sommeil
fiévreux se sont emparés de notre
imagination malade. Avons-
nous donc rêvé de villes dé-
truites, de cathédrales incendiées,
de batailles entre des mil-
lions d'hommes, et qui dureraient
des semaines?

Le jour parait; nous allons re-
venir à une plus douce réalité!
Mais non! En fait de bonheur,
notre imagination est féconde.
Elle se représente aisément plus
de biens que le monde n'en pro-
met. En fait de malheurs, au
contraire, cette même imagina-
tion est pauvre; la réalité actuel-

LE METHODE BERLITZ
Nous avons commencé ces classes
de Français pratiques pour adultes.
Classes pour commençants et étu-
diants avancés, littérature et his-
toire.
Aussi, leçons de conversation pour
adultes, 3 fois par semaine.
Nous garantissons que nos élèves
obtiendront l'accent le plus pur.
Visitez-nous, écrivez ou télé-
phonez.

The International School
of Languages
"Original Berlitz Method"
428 Bourse Audubon. Tél. Main 3991.

elle, faite des crimes de l'Alle-
magne, dépasse de loin notre fa-
culté d'inventer! Aussi n'est-ce
pas seulement le procès des as-
sassins de l'archiduc qui va s'ou-
vrir: c'est celui de l'Allemagne
devant l'univers civilisé!
DENYS COCHIN,
de l'Académie française.

Un communiqué anglais

Un communiqué du bureau de
la Presse fait l'éloge du courage
et de l'élan des troupes françai-
ses dans les violents combats du
Nord, de l'Oise et de Lens.

Le communiqué dit que la si-
tuation générale est satisfaisante.

Il ajoute que les Allemands,
devant Anvers, ont avancé leurs
positions malgré une résistance
acharnée de la part de la garni-
son.

THEATRES
LE LYRIC

"The Midnight Marriage", qui
a été donné hier pour la pre-
mière fois cette saison par la
compagnie Peruchi-Gypzene, a
prouvé intéresser le public aus-
si fortement que les saisons pré-
cédentes. Le théâtre de la rue
Bourgogne a fait salle comble
hier, et le public n'a pas ména-
gé les applaudissements à toute
la troupe. Mlle Gypzene et Mr.
Wilson exécutent un numéro de
chant et de danse, qui a été fort
goûté et redemandé par l'audi-
toire. Mlle Aline Richter, qui
est encore une enfant à été très
intéressante dans son rôle de
porteuuse de journaux.

La semaine prochaine on re-
présentera "The Lure", un suc-
cès de New-York. C'est une pièce
très réaliste qui met à jour un
des côtés du problème de la
traite des blanches.

L'ORPHEUM

Mme. Yorska, la charmante ac-
trice française, et protégée de
Mme. Sarah Bernhardt, bien
connue dans le monde des thé-
âtres, est à l'Orpheum cette se-
maine, dans une pièce en un acte
intitulée "Days of War." Elle
est secondée par Jose Rubens et
une compagnie de quatre per-
sonnes.

Odiva, la "Reine des Eaux,"
obtient un vif succès dans des
exercices aquatiques qu'elle ex-
écute dans un vaste aquarium ac-
compagnée par des lions de mer.

L'acte des "Volontaires," est une
surprise musicale d'un genre
tout à fait inédit, qui est très ap-
précié par le public.

On dit que Fischer et Green
ont le numéro le plus comique
de la saison. Il s'intitule "Lan-
terniers" et a été représenté à
Londres, où il a obtenu un succès
considérable. C'est le numéro le
plus amusant du programme.

Le Trio Gardiner qui se com-
pose de deux charmantes dan-
seuses et d'un jeune gommeux
offrent toute une série de
dances mondaines et profession-
nelles.

Lee Barth est un comédien qui
se sert de dialectes.

Lightner et Jordan, deux sé-
duisantes chanteuses, dans un
répertoire de chansons exclusives.

"The Orpheum Travel Weekly"
produit des vues d'Espagne, Hol-
lande, Russie, Autriche-Hongrie
et Egypte.

Feuilleton de l'Abéille de la Nouvelle-Orléans

No. 12 Commencé le 22 octobre 1914.

LE
Roman d'une Mère

PAR
MAXIME DUROSIER

(Suite)

Dans son besoin de jeter de la poudre aux
yeux pour aveugler les clients, il avait, à
Tours, installé son cabinet avec tout le confort
élegant que prise notre fin de siècle. Il pen-
sait trouver chez M. Scheber sinon mieux, cela
lui semblait difficile, du moins aussi bien. Et
voilà qu'il se trouvait devant une vieille petite
maison noire, contrastant tristement avec les
immeubles neufs qui l'entouraient.
— Il hésita
— C'est une turlutte d'usurier, fit-il, dépité, et
non une agence de renseignements.
Une sorte de couloir, un étroit boyau servait
d'entrée.
— On va sûrement me mettre le couteau à la
gorge, fit-il, et me demander la bourse à
la vie.
Tous pis, le sort en est jeté; je suis venu,
femine.
Et bravement, il s'engagea dans la ruelle
sombre.

Il tira de son portefeuille la note prise la
veille et la relut. "10 (bis) au premier."

— Allons.

Al'appel de la sonnette un petit bon-homme,
tout vieux, tout ratatiné, propre et étiré, vint
ouvrir.

— M. Scheber ?

— C'est moi-même, monsieur.

Il s'effaça, devint presque invisible collé con-
tre la muraille, pour laisser passer Puyvardat.
Soigneusement, sans se presser, il repoussa
la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, puis
sans parler il introduisit son visiteur dans une
grande salle, qui n'avait pour tout mobilier
qu'un vaste bureau de chêne, et de lourdes
chaises du même bois.

Mais le long du mur, se profilaient des théo-
ries de casiers, soigneusement étiquetés. On
eut dit l'arrière-boutique d'un libraire.

Cette vue rendit confiance à Puyvardat.

— Voilà un maniaque qui m'a l'air fameuse-
ment documenté, pensa-t-il. Tout de suite et
sans préambule et sans phrase il exposa son
cas:

— Un de ses parents était pris d'amour pour
une fort belle fille, riche et bien apparentée.
Mais lui, en ami prudent, s'était un peu infor-
mé sur la famille de la future, il avait même
entrepris tout exprès ce voyage de Belgique.
Mais il en avait appris de belles, des choses à
faire frémir.

Et vivement, avec des mines et des inflexions
de voix émuës, en comédien, sûr de son rôle, il
raconta sa conversation avec le successeur de
Brancar, son voisin de table à l'hôtel de Mons.

M. Scheber, sans l'interrompre, l'écouta at-
tentivement les yeux mi-clos. Puyvardat ayant
tout dit se tut.

Les paupières toujours fermées, le petit vieux
questionna:

— Je crois, mon cher monsieur, que vous
avez été bien inspiré en venant ici.

Orgueil mis à part, je puis hautement affir-
mer que vous n'aurez, dans mille autres mai-
sons de Belgique, trouvés les renseignements
que vous aurez ici.

Et redressant sa maigre taille, il désigna d'un
geste les casiers alignés, débordant de notes
et de feuilles.

Un sourire de suprême contentement éclaira
la face parcheminée, ridée, telle une pomme
oubliée, de M. Scheber; avec une étrange volup-
té il poursuivit:

— J'ai près de quatre-vingts ans et je puis
le dire sans vantardise, voilà plus d'un demi-
siècle que je collectionne ainsi des documents
importants, sur toutes les familles de mon pays.
Au point de vue des mœurs, il y a là une étude
passionnante mais bien pénible.

Si vous saviez comme cette tâche ingrate de
fouilleuses de vie vous retourne le cœur, on en
arrive à mépriser l'humanité! Que de bouel
grand Dieu que d'ordures dans ces familles
posant pour la dignité, l'honneur, jolie leur
hermine! ils ont tous besoin du dégraisseur.

Et l'étrange petit homme s'agitait rouge d'une
colère subite, les bras prêts à la discussion.

— C'est un fou, pensa Puyvardat, il va me
donner quelque mauvais coup.

Mais plus calme, comme soulagé, M. Scheber
s'assit pour continuer d'une voix abattu:

— C'est un métier écœurant, mais je ne puis
m'en passer, il m'a pris et me tient bien. J'ai
essayé de ne plus m'occuper des autres, c'est
plus fort que moi. Il faut que je sache quand
tout le monde ignore; que je tienne dans ma
main les secrets du premier homme que je
rencontre le matin sur ma route; si la fantai-
sie me prend de connaître sa famille, son passé,
son présent, ses ambitions; et je ne puis ré-
sister. Je vais, je viens, je m'informe et j'ap-

prends. Voilà! Maintenant que voulez-vous
savoir? Des détails sur la famille de Brancar,
et des explications sur le feu mis par lui à son
usine située ici près?

Puyvardat opina de la tête.

— Pas difficile, tenez; voici un petit casier,
il contient des fiches par ordre alphabétique
de tous mes dossiers. Nous allons prendre la
lettre "F", le mot famille.

Monté sur un escabeau, le petit homme fure-
tait visiblement joyeux.

— Là. Famille. J'ouvre, B., Brancar, Casi-
r No. 3, lettre B, dossier 50.

Toujours sautillant, le maniaque se dirigea
tout au fond de la salle où il avait introduit
Puyvardat, s'approcha d'un casier bourré, dé-
bordant, et une seconde après, s'écria:

— Voilà, c'est fait. Ce n'est pas plus long
que cela, et feuilletant une serviette de fort
carton, il en retira une paperaasse poussiéreuse.

Puyvardat, inquiet se pencha pour regarder
avidement. Tous les documents intéressant la
famille, l'incendie de l'usine et la disparition
des Brancar était là; mais, pas un pour prou-
ver que Brancar le banquier, et Brague-
mond, le millionnaire respecté, ne faisaient
qu'une et seule personne.

La colère montait en lui de voir ses plans
échouer, au moment de réussir et sa lèvre se
retrouvait nerveusement crispée.

M. Scheber souriait malicieusement; ses
yeux troués en vrille, papillonnaient pleins de
gaieté: